

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 8

Artikel: Le ramadan : ou le jeune des Mahométans, à Tunis
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192811>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

En cités de renom, la province est fertile,
 Je vous conseille de les voir.
 Vous avez, par exemple, Herculanium et Pompeïa,
 Les voyageurs vont peu visiter ces lieux-là.
 Partez; je vous réponds d'une très ample moisson.
 — Vraiment! et sauriez-vous m'indiquer les maisons,
 Les plus anciennes, les plus sûres,
 Où je puisse sans crainte et sans mésaventures
 Présenter mes échantillons?
 — Sans doute, et sur le champ, dit gravement le traître,
 Je puis vous en faire connaître
 De la plus haute antiquité,
 Notez: à Pompeïa, dame veuve Agrippine,
 — Et l'on peut en sécurité?...
 — Premier crédit; Egerie et Corinne,
 Lesbie et Lalage, Cornélie et ses fils.
 — Cornélie et ses fils. Mais voilà ce me semble
 Bien des noms de femmes ensemble.
 — C'est pour vous agréer que je les ai choisis;
 Vous venez de me faire entendre
 Qu'une tournure, qu'un teint frais,
 Qu'un jargon séduisant et tendre
 Auprès de la marchande assurant vos succès...
 Allez! de celles-là vous ferez la conquête:
 — Elles sont bien?...
 — Ah! Monsieur, leurs talents, leur esprit, leurs attraits
 Ont fait tourner la tête
 A de plus grands hommes que vous!
 — L'intention sans doute est honnête;
 Mais, sans trop consulter mes goûts,
 Outre ces maisons féminines,
 N'en est-il point de masculines
 Dont les moyens vous soient connus?
 — Oh! sans doute et plusieurs!...
 Vous avez la maison Lucullus
 Qui passe pour être puissante;
 Cependant sa dépense est fort extravagante.
 Et malgré tant d'éclats, j'estimerai prudent
 De prendre son papier muni d'un répondant;
 Cincinnatus est plus rangé, plus sage,
 Rien de mieux arrangé que son petit ménage.
 Dans la belle saison, actif et vigilant,
 Lui-même, au champ, mène son attelage.
 Bref, je le crois plus sûr, quoique moins opulent,
 Et puis encore, notez sur votre livre blanc
 Pline-le-Jeune. — On peut traiter sans gêne,
 Il est solide? — Oh! Je crois bien,
 Son oncle commandait la flotte de Micène.
 Il a dû lui laisser du bien.
 — Mille remerciements, mon cher monsieur Florville.
 Pour toute cette peine, et croyez que demain
 De Pompeïa je prendrai le chemin! —
 Notre homme, au point du jour, range dans sa voiture
 Carnets, albums, échantillons,
 Fait préparer chevaux et postillons,
 Se met en route, arrive et... jugez sa figure
 Quand Pompeïa s'offre à ses yeux!
 Quelques rieurs apostés dans ces lieux,
 Instruits de la plaisanterie
 Et se trouvant là, comme par hasard,
 Lui dirent: « Ah! monsieur, vous arrivez trop tard,
 Depuis trois jours, un affreux incendie
 A dévoré cette riche cité.
 Aucun habitant n'est resté!
 — Quoi, la veuve Agrippine?
 — Hélas, monsieur, elle est périée!
 — Pline-le-Jeune, Lucullus?
 — Hélas! monsieur, ils ne sont plus!
 — Tous mes pas en ces lieux seraient donc superflus!
 — Vous n'avez rien de mieux à faire
 Qu'à quitter ces murs désolés;
 Venez, ainsi que nous, retournez en arrière,
 Par cet aspect fâcheux, tous nos sens sont troublés.
 On rentre à Naples, et le soir même,
 A table d'hôte, avec un air confit,
 Monsieur Latour fit le récit
 De sa déconvenue extrême,
 S'apitoyant très fort sur cet affreux malheur.
 Aux dépens de mon voyageur,
 Je vous laisse à penser si l'on rit de bon cœur:
 On berna tant le pauvre sire,
 Il fut par tant de gens houspillé, plaisanté,
 Qu'il s'aperçut enfin de cette vérité:
 Que rien ne prête autant à la satire.

Qu'ignorance et fatuité.
 Il perdit son ton d'assurance,
 Prit des livres, étudia,
 Et pour toujours se corrigea.

Mes chers amis, quand vous verrez en France
 Ou bien ailleurs, de ces voyageurs-là,
 Car il en est encore beaucoup, je pense,
 Conseillez-leur un tour à Pompeïa!

Lo grabudzo ao tsemin dè fai.

1. *Lè compagni.* — 2. *La « fusion ».* —
3. *Lo grabudzo.*

I

LÈ COMPAGNI.

— Dis-và, Sami, que lài a-te-z'u pè
 Berna stào dzo passà? Lài a-te-z'u onna
 revoluchon coumeint pè Lozena ein 45,
 que y'é oïu lo syndiquo, y'a z'u hiai
 houit dzo, que desai ao conseiller que
 volliavont allà pè Berna, lo dozè, po lè
 fottrè avau? Volliont-te petétrè fèrè
 onna révejon?

— Que na, Abran, c'est po lè z'affèrès
 d'ao tsemin dè fai, que cein ne va rein
 tant bin du la « fusion », que te sà por-
 tant cein que l'est?

— Eh bin, Sami, pas que tant bin! On
 ne liait què la folhie d'ài z'Avi, l'armana
 et lo rappoo dè la tièce hypotétiaire, et
 lài ont rein marquà dè cllia « fusion ».
 Qu'est-te cein?

— Te sà que l'est que 'na compagni
 dè tsemin dè fai?

— Binsu! L'est cllia d'ao tsemin dè
 fai que sont pè la gâra et que vont su lé
 vouagons, que l'ont ti d'ài carlettès la
 méma tsouza et d'ài tuniqueo assebin, et
 que y'ein a qu'ont d'ài subliets coumeint
 lè zautro iadzo lè sergents d'ài vortigeu.

— Ouai! que na.

— Et qu'est-te don?

— Eh bin c'est coumeint quoui derai
 la société dè la fretéri. On pàysan que
 n'a que 'na vatse ne pào pas fèrè la toma
 solet, na pas quese sè met dè la société,
 avoué ti lè z'autro, pàovont bâti la fre-
 téri per einseimblio, atsetà d'ài z'èsès,
 eingadzi on fretai, et pouvont portà colà.

Eh bin lè compagni dè tsemin dè fai,
 c'est oquiè d'insè. Se cein rapporté, cein
 cotè d'èin fèrè ion; et s'on n'est pas on
 monsu Barbà, on a bio avai grossa
 courtena et prào dzaunets, on ein fabre-
 què pas ion coumeint on mandzo dè cro.
 Cllia qu'ein volliont fèrè, sè diont:
 cein vao cotà tant, faut don trovà dè
 l'ardzeint. Adon préparont d'ài bocons dè
 papai iò y'a onna locomotive ein potré
 ao coutset et que lào diont d'ài « z'ac-
 tions », et que cotont tant. Ti cllia
 qu'ein volliont ein pàovont atsetà atant
 que cein lào fà pliési, et quand l'ein ont
 prào veindu et que l'ont l'ardzeint, l'a-
 tsitont lo terrain, lo font apliati, lài met-
 dont lè barrès dè fai, l'atsitont lè loco-
 motivès et lè vouagons, font bâti lè
 gârès, et quand tot est prêt, lè dzeins
 vont preindrè lo train. Adon quand tot
 va bin et que cein rapporté, on pâyè

l'intéré à ti cllia qu'ont d'ài « z'actions »,
 qu'on lào dit d'ài z'aqchenéro, que l'est
 don à leu qu'est lo tsemin dè fai et tot
 lo commerce, et l'est leu que sont la
 compagni, et na pas lè garde-voie et ni
 cllia que vignon pertouzi lè cartès dein
 lè vouagons. Compreind-tou?

— Oh, coumeint te mè dis, comprei-
 gno bin, adon cllia fujon...

— Eh bin, la fujon, vaitse l'affèrè:
 Te tè rappellè, ein 52, lo premi tsemin
 dè fai que n'ein z'u pè chàotrè, qu'al-
 làvè du Yverdon tant qu'à St-Dzerman
 proutso dè Bussigny, et qu'après l'ont
 rapendu tant qu'è d'ao cotè dè Dzenéva,
 d'ao Valà et dè la Comtâ. Tot cein c'étai
 dè la méma compagni, qu'on lài desai
 l'osse, po cein que y'avai OS su lè car-
 lettès. Ein après, on a fé lo tsemin dè
 fai d'Ouron, que c'étai on autra compa-
 gni, que cein a amenà d'ao bizebille, po
 cein que c'étai cllia dè Lozena que
 volliavont fèrè cé tsemin dè fai, et que
 lo gouvernemeint ne volliavè pas. L'est
 adon que y'a z'u la régiè pè Lozena et
 que lo bataillon d'ài chasseur d'ao 113 a
 du allà gardà lo gouvernemeint, que
 cllia dè Lozena volliavont éterti. Ein
 après, l'ont refé la pé; cllia d'ài duès
 compagni sè sont met per einseimblio
 po ein avai rein que iena. L'ont fé mé-
 cllion-mécllietta, et l'ont veri lè lettès
 d'ài carlettès; l'ont met SO, que cein a
 bailli la novalla compagni. Eh bin c'est
 on affèrè d'insè qu'on lài dit la « fusion »,
 c'est quand duè compagni font lo bet
 d'accordairon. Et l'ein ont onco refé iena
 du adon, avoué onna compagni dè pè lo
 Valà, qu'on lài desai lo Simplon; adon
 l'ont refotou onco on n'S ài carlettès
 après lè z'autrès lettès po avai l'ein-
 seigne dè la troisièma compagni, et l'ont
 met SOS.

— Eh bin vâi; mâ pourqu'è cé grabu-
 dzo pè Berna?

— Eh bin, atteinds! tè vé derè.

(La suite deçando que vint.)

Le Ramadan

ou le jeûne des Mahométans, à Tunis.

Le Ramadan est tout ensemble le ca-
 rême et le carnaval des musulmans:
 carême toute la journée et carnaval
 chaque nuit; de telle sorte que pendant
 ce mois à double face, une ville arabe
 donne le singulier spectacle d'un peuple
 qui fait « pénitence » du matin au soir
 et qui fait « la noce » du soir au matin.

Au lever du soleil, pour annoncer le
 jeûne, le canon tonne du haut de la Cas-
 bah, dont les vieilles murailles domi-
 nent l'uniforme tapis des terrasses
 blanches étalées à leurs pieds. La ville
 s'éveille; les gardiens, à la porte des
 palais, s'étirent en bâillant; les *Souks*,
 ces longues voûtes sombres et tortueu-
 ses, bordées de niches qui sont des bou-
 tiques où les marchands, gravement

assis, les jambes croisées sur l'étrétoit comptoir, attendent le client avec soumission, s'emplissent d'une foule bruyante et grouillante où s'entrecroisent tous les costumes et tous les jargons de l'Orient.

Rien qui distingue, en apparence, cette matinée des autres matinées. Mais observez de plus près : pas une cigarette, pas une chibouque allumée. Le Turc ne fume pas tant que dure le Ramadan !

Cette boutique étroite, que tapisse une nate rustique, c'est celle du *Kaouadji* (cafetier), qui ne versera pas de tout le jour la moindre tassollette de son kaoua savoureux ; Ramadan s'y oppose !

Comme elles sont accablantes ces lourdes après-midi de juin, sous un soleil de plomb, pour ces pauvres diables, scrupuleux observateurs de la loi qui, depuis la veille, n'ont pas une cacahuette, pas un verre d'eau dans le ventre !

Un engourdissement pèse sur la ville, dont les rues semblent s'allonger à l'infini, désertes, silencieuses : maisons closes, bouches closes, paupières closes !

Mais voici que le soleil s'efface derrière les vastes plaines de la Manouba ; à peine la fraîcheur de la soirée fait pressentir la chute du jour qui sera très brusque, et déjà la vie renaît dans la cité arabe. Les portes s'ouvrent et les rues s'emplissent de burnous flottants sur les épaules carrées des robustes nomades, qui traînent superbement en savates leurs escarpins de cuir verni.

Au seuil des cafés, les clients se massent, les premiers venus sur les banquettes de bois, les autres accroupis à terre sur des nattes de jonc ou d'alfa. Pas un ne tient encore devant soi la petite tasse en forme de coquetier où fume le kaoua, pas une cigarette encore n'est allumée. Mais dans l'ombre de son officine, le kaouadji dose ses poudres et prépare ses bouillottes, et les fidèles, recueillis, attendent le signal qui ne peut tarder, la cigarette aux lèvres et l'allumette à la main, prêts à faire feu...

— Boum ! Boum ! Boum !

C'est le canon de la Casbah qui tonne ce soir, comme il tonnait ce matin. Maintenant, c'est pour clore le jeûne et la pénitence.

Allah ! Allah !

Un grand cri de la foule lui répond. Les allumettes s'enflamment de toutes parts. Des milliers de cigarettes s'allument en un instant ; et les aides du Kaouadji, adolescents aux formes vagues dans la culotte flottante, le cou dégagé, les bras nus, allanguis, vont de banquette en banquette, servir le café brûlant, tandis que les vieux croyants, délivrés des entraves du Ramadan, sourient dans leur barbe de patriarches, aux éphèbes dédaigneux.

Les marchands de glaces, au milieu

d'une cohue assourdissante d'enfants, débitent leurs crèmes glacées à deux caroubes le verre, et des camelots, fils d'Israël, dressant de ci de là leurs tréteaux, ouvrent boutique de pois grillés, de nougats et de gâteaux au miel parfumés à la rose.

Les cafés allument leur lanternes, tout bonnement assujetties à des piquets fichés en terre, en pleine rue, devant leur porte, et des guirlandes de lampions apparaissent dans les crénelures des minarets, dans les colonnades des mosquées.

C'est la fête qui commence, et qui durera une bonne partie de la nuit !

Le centre des réjouissances populaires, c'est le faubourg de Bab-Souika, dont la route conduit au Bardo et à la Manouba, et la place du palais Kassnadar, que décore aussi la grande mosquée de Si-Abderhaman, un grand saint pour le pays.

Il est de bon goût, aujourd'hui, que les Européens aillent, après dîner, se mêler aux Arabes qui fêtent le Ramadan à Bab-Souika.

Après avoir roulé pendant un quart d'heure dans un fiacre déhanché, au milieu d'une poussière sale et puante, on arrive au faubourg. Le véhicule s'arrête devant un passage étroit et voûté, bordé de petites boutiques. Au-delà, c'est Bab-Souika.

La rue d'abord étroite s'élargit tout à coup ; les maisonnettes arabes, basses, ébriquées, mais propres, vous ont un bon petit air bourgeois. Naturellement les terrasses des cafés se sont étendues, pour la circonstance, tout le long de la rue, et leur lumière et leur brouhaha font pressentir l'éclat, le bruit et la cohue, qui là-bas, sur la place de Kassnadar, font cortège aux jeux de toutes sortes, aux chevaux de bois, aux balançoires, aux tournevires, aux massacres et surtout aux nombreuses baraques où trône Karakous, le polichinelle tunisien !

Que d'argent mal employé !

L'usiné d'Elswick, en Angleterre, vient de fondre un canon de 110 tonnes, dont la charge pèse 435 kilos et le projectile 815 kilos. A sa vitesse initiale, qui est de 642 mètres par seconde, le projectile a traversé une plaque Compound de plus d'un demi-mètre, une autre plaque de fer de 203 millimètres, 5 mètres de chêne, 15 centimètres de granit, 33 centimètres de béton et s'est arrêté enfin dans un briquetage placé tout à l'arrière du but.

Chaque coup de ce joli monstre de bronze représente une valeur de 4125 francs. C'est gentil, 4000 francs ! De quoi, pendant toute une année, nourrir sa famille, élever ses enfants et faire un peu de bien. 4000 francs ! quelle char-

mante maisonnette on achèterait dans mon village avec un frais jardin et de beaux cerisiers où viendraient bavarder des fauvettes et des pinsons. Que de belles chroniques n'écirais-je pas pour ce gracieux denier de 4000 francs évaporés en fumée !

On sait que les Américains ont adopté le canon à gélatine, se chargeant par la culasse et lançant un obus de six kilogrammes de gélatine explosible, soit environ cinq kilogrammes et demie de nitro-glycérine pure. Dans une récente expérience, on a tiré avec ce canon sur un rocher énorme, placé à une distance de mille mètres. Qu'est-il arrivé ? L'obus a fait, au centre même du rocher, une ouverture de sept mètres de diamètre et de deux mètres de profondeur, un joli trou ! Des fragments de roche ont été projetés à plus de 3000 mètres de distance et toutes les vitres des fenêtres ont été brisées à 700 mètres du rocher.

Jusqu'où peut aller la folie des hommes !... Un statisticien aussi distingué que patient a calculé qu'en entassant les uns sur les autres tous les canons existants, on élèverait une montagne de bronze plus haute que le Saint-Bernard. Mon Dieu ! que de cuivre perdu ! quels beaux chaudrons et quelles éblouissantes casseroles on fabriquerait avec cette masse homicide, et aussi, les bonnes lampes pour éclairer les veillées du travailleur, et encore, les jolies cloches pour tinter le glas de la dernière guerre et carillonner l'avènement de la paix universelle...

Il est une justice à rendre à ces engins aussi variés qu'effroyables : Leur puissance même engendrera leur inutilité et leur exécrable perfection deviendra une sorte de bien. Avec ces armes foudroyantes, plus de guerre de trente ans, plus de batailles de deux jours ; plus de ces mêlées sanglantes, de ces poussées terribles, de ces corps à corps meurtriers, de ces pugilats forcenés des temps héroïques — à moins que ce ne soit à la Chambre des députés.

FULBERT-DUMONTEIL.

Anecdote. — En 1860, trois jeunes Fribourgeois firent à pied un voyage à Jérusalem. Arrivés en Turquie, ils furent suspectés et conduits auprès du pacha de la province. Pendant que celui-ci examinait leurs papiers, l'un dit à ses compagnons : *Vouaite vai quinta poucheinta barba que l'a !* Mais quel ne fut pas leur étonnement en entendant le pacha leur répondre dans le même idiome : *Quand mimo y'é onna poucheinta barba, ne vo faut pas avai pouaire.*

Ce pacha était un Fribourgeois qui, après de nombreux voyages et aventures, avait été amené sur les terres du sultan. Là, abjurant le christianisme pour embrasser la religion de Mahomet, il était